

Interview de Nicole Courtois



HL - À des personnes qui ne te connaîtraient pas, comment te définirais-tu ?

Après l'école, j'ai toujours été politisée, j'ai fait partie de groupes comme Hypothèse d'école et petit à petit, j'en suis venue à réfléchir sur l'enseignement car je m'y ennuyais et j'imaginai que c'était la même chose pour les enfants.

D'abord, j'ai travaillé dix ans dans l'enseignement traditionnel ordinaire puis dans le spécial. On pouvait faire des classes spéciales à cette époque car un enfant comptait pour trois. Plus tard, le spécial a dû se séparer de l'ordinaire.

José Gorissen est arrivé avec un collègue d'une école qui fermait et où ils avaient déjà pratiqué la pédagogie Freinet.

En 1973, j'ai fait un premier stage en France avec Jean Le Gal puis l'an suivant à Épernay. On buvait du champagne tous les soirs avec Jean ! Mais à huit heures du matin, on était au travail !

Puis je suis allée à Vence, en 1975, je crois, et jusqu'à la fin des stages de Vence, organisés par Éducation populaire.

JD - Comment as-tu découvert ces stages ?

Il y avait des rencontres avec Jean Maassen à Magnée réunissant quelques collègues. Je faisais un journal avec des stencils hectographiques. J'ai dû recueillir l'information par ce biais-là.

Avec les enfants du spécial, la première chose à faire était de leur rendre le goût de l'école. Nous avons commencé par les ateliers autour de l'art et de l'imprimerie. On faisait aussi des fichiers nous-mêmes pour le travail individuel.



FD - À l'école Jean XXIII, vous avez formé un petit groupe.

Le directeur nous a laissé faire et on était quatre à pratiquer la pédagogie Freinet. Moi, j'avais ceux qui commençaient à lire. J'ai eu tout le temps le même niveau avec 14 élèves chaque fois. On faisait beaucoup de visites extérieures, des albums. Puis Jean Maassen est arrivé à l'école. Quand on a abandonné l'imprimerie, ce n'était plus pareil. Les autres classes se sont mises à l'ordinateur, toutes les classes ont suivi et alors les enfants voyaient que c'était plus rapide et le matériel a été remis à la cave. La correspondance, le texte libre, les ateliers ont existé dans les cinq classes. C'est resté une école active mais plus Freinet, les anciens étant tous partis. C'étaient les types 1 et 8 mélangés. Les gosses devenaient de plus en plus difficiles d'année en année. À la fin, lors des conseils, c'était tout le temps des bagarres. J'en avais marre, j'étais fatiguée, il était temps que j'arrête. Les enfants venaient d'un peu partout. Ils arrivaient en car le matin, ils étaient déjà bien excités car ils avaient déjà passé une heure dans le car. J'ai arrêté à 57 ans. J'avais aussi des problèmes de santé.

HL - Quels sont tes meilleurs souvenirs ?

Tout ce qui tournait autour du journal scolaire, l'imprimerie, les illustrations.



JD - Tu as fait de la correspondance aussi.

Oui, d'abord avec Charles Diffels, puis avec un de ses collègues. On s'écrivait souvent et on organisait une rencontre.

J'étais passionnée par mon métier tant qu'il y avait l'imprimerie.

À Liège, on avait fait une exposition et des ateliers et les enfants faisaient de l'imprimerie, des textes et des illustrations et ils montraient leur travail.

HL - Comment faisais-tu pour intégrer des photos dans ton journal scolaire ?

C'était un tirage en plus sur un autre type de stencil.

Pour imprimer, les enfants travaillaient beaucoup ensemble et je n'ai pas pu recréer cette dynamique après l'abandon.

Je travaillais toujours avec les presses à volet.

HL - Quels contacts avais-tu avec les parents ?

Peu de contacts car les enfants venaient en car, on voyait peu les parents.

Deux réunions de parents avaient lieu, l'une en début où on leur expliquait comment on travaillait et l'autre en fin d'année.

Heureusement qu'on formait un groupe et qu'on s'entendait bien car nous n'étions pas soutenus par la direction ou les parents mais pas contrés non plus.

Au début, on achetait le matériel nous-mêmes. Le PO se méfiait un peu mais quand ils ont vu le résultat, nous avons eu des subsides pour l'imprimerie.

JD – Vous n'avez jamais eu de problème avec la hiérarchie ?

Nous avons été critiqués par l'Inspectrice cantonale, Mademoiselle Lallemand, qui disait toujours « Freinet, ce dangereux communiste » mais pas par l'autre inspecteur du libre. L'inspecteur cantonal suivant nous soutenait.

JD – Tu n'as pas été qu'institutrice, tu as aussi été cinéophile.

Oui. J'ai travaillé au cinéma Le Parc à Liège ? J'ai commencé après ma séparation comme bénévole puis j'ai travaillé à la caisse, durant vingt-cinq ans !

En 1990, il y avait une salle, maintenant, il y en a huit.

HL – Institutrice, c'était ta vocation ?

C'est moi qui ai choisi. Mon père est mort quand j'avais 15 ans. Je ne pensais qu'à rapporter vite de l'argent (à dix-neuf ans, on était institutrice) mais gamine, je voulais déjà être instit. Mon école normale ne m'a pas enseigné grand-chose.

Au début, c'était bien suivre les livres. La méthode globale mais comme dans les livres. Je suis sortie en 63. Deux ans avec la dernière année qui était la dernière année d'humanité.

Je n'ai fait que deux semaines de stage.

Un jour par semaine, on allait dans des classes faire une heure de stage.

Ma sœur a aussi choisi d'être instit et mon frère est devenu économiste.

HL - Le fait que ce soit une école catholique ça n'a pas joué ?

Les premières années, il y avait une sœur directrice. Dans le spécial, il y avait un prof spécial de religion. Donc, on ne s'en mêlait pas. C'était la femme du directeur.

HL - Quand on allait à Rossignol, on a reçu une circulaire du Cégec mettant en garde les enseignants intéressés par la pédagogie Freinet parce que Freinet était communiste.

Après Vence, j'ai fait un stage à Fanjeaux début années 80, encore avec René, c'est là que j'ai connu Geneviève Casterman.

Premier stage pour le spécial avec Christiane Lévêque et Danielle Grenier.

Ma sœur et moi, on a peu de différence d'âge, je l'ai suivie mais on n'a jamais travaillé ensemble. Elle a travaillé à Ransart puis à Vottem. Quand je suis allé au stage spécial, j'ai suggéré à Marie-Thérèse d'aller à Vence, elle est donc allée avant moi.

Je suis arrivée à Éducation populaire via Jean Massen. Il gérait le groupe liégeois, il s'occupait des réunions, il avait un dépôt de matériel chez lui. C'était un groupe très dynamique et cela s'est perdu.

Quelle question ne t'a-t-on pas posée ?

Quand j'étais en primaire, c'était le pire traditionnel. Avec la pédagogie Freinet, j'ai eu l'impression de réparer quelque chose en moi en permettant aux enfants la libre expression. Avec les petits, après sept ans d'enseignement, j'avais l'impression de devenir bête, je ne comprenais pas grand-chose à la vie politique... je suis partie un an à Lyon faire une formation à l'Institut social.

Puis avec Hypothèse d'école, j'ai fait un travail sur le contenu des livres scolaires et cela m'a servi pour faire un mémoire. J'ai eu une formation pour partir mais je ne suis pas partie, j'ai ainsi gardé des amis à Lyon.

HL - Si tu devais recommencer, tu ferais la même chose ?

Oui mais en ayant des idées plus claires.

FD - Si tu ne t'étais pas ennuyée, tu n'aurais pas fait tout ça !

(Compte rendu réalisé au départ des notes de Danièle Blumfarb et Henry Landroit au départ de l'enregistrement sonore)